

soin de nommer mademoiselle Mars, a voulu faire revivre cet usage. Je n'ai jamais eu le plaisir d'aller à ses soirées et à ses bals, mais j'en ai beaucoup entendu parler; et l'on m'a dit que rien n'était comparable au charme de ces réunions d'artistes, de gens de lettres, d'hommes du monde, si ce n'est la manière gracieuse dont la maîtresse de la maison faisait les honneurs de chez elle. Son exemple a été suivi par madame Malibran. Mais je doute que leurs louables efforts soient couronnés de succès. Nous ne sommes plus assez liants; et puis, disons-le franchement, le corps dont elles font partie, et où elles font exception si marquante, compte-t-il beaucoup de femmes capables d'être maîtresses de maison?

Les actrices m'ont fait penser aux banquiers, notaires, et agents de change; et de ceux-ci, il n'y a pas loin à leurs femmes. Si j'étais arrivé au bout d'un article sur les femmes de Paris, sans avoir parlé de celles-là, j'aurais brûlé tout le reste, tant je les trouve curieuses à observer. De toutes les aristocraties, celle de l'argent, bien qu'elle soit la vraie par le temps qui court, est, quand elle donne de l'orgueil, la plus ridicule de toutes. L'aristocratie de la noblesse, celle du sabre, ont au moins pour elles que leurs membres peuvent dire: On aura beau faire, j'ai toujours été, je serai toujours noble, toujours

brave; tandis que l'aristocrate financier ne peut pas dire: J'ai toujours été, je serai toujours riche. Et cependant, il faut le dire, c'est l'aristocratie de l'argent qui montre le plus d'orgueil et de vanité à Paris. Les femmes surtout ne croient pas le ciel assez haut pour elles; si elles osaient, elles auraient dix loges à chaque théâtre, et cent laquais dans leur antichambre, pour vous prouver qu'elles ont de l'argent à dépenser. A certaine femme de banquier, d'ex-banquier voulais-je dire, ne faut-il pas aujourd'hui des diamants de princesse? Je suis sûr que si on pouvait lire dans l'âme de ces dames de la Chaussée-d'Antin, on y verrait tout le dépit qu'elles éprouvent de la simplicité des modes de notre temps, et qu'elles voudraient qu'on ne portât que des robes de velours ou de dentelle, et des plumes de cent louis jusque sur les bonnets de nuit.

Mais comme tout a son bon côté, il faut que je me hâte de dire qu'il n'y a pas une d'entre elles qui ne soit *Dame de Charité*. Je sais bien que de méchantes langues ont prétendu qu'il y avait là plus d'ostentation que de charité chrétienne! Pure médisance! Des femmes qui donnent tous les mois un billet de mille francs à Herbot pour un chapeau ou pour une robe à Victorine, peuvent bien consacrer tous les ans une trentaine de napoléons à secourir des pauvres.

Et cependant, chose étrange ! ces femmes si vaines du coffre-fort de leurs époux, qui semblent vouloir souvent humilier ceux qui n'ont pour toute fortune qu'un nom illustre et sans tache ; ces femmes, dis-je, qui semblent préférer un coupon de rentes à un arbre généalogique, ou à de brillants états de services, que le mari d'une d'elles attrape à la volée un titre de baron ; ah ! ce sera bien une autre histoire. Pendant plus de six mois, elle ne sera pas une minute chez elle ; elle sera constamment en visite, pour avoir le plaisir de s'entendre annoncer madame la baronne ! Puis cette rage passée, elle se demandera bien sérieusement s'il est de sa convenance de rendre des visites ! Elle vous recevra avec un petit air de protection à faire pouffer de rire. Pauvre femme ! une idée, une fantaisie de roi lui tournera la tête ! et, juste-milieu entre l'aristocratie financière et nobiliaire, vous la verrez sourire de pitié en parlant d'une femme riche sans titre, tout aussi bien qu'au nom d'une femme noble sans argent.

A Dieu ne plaise, cependant, que je n'aie vu que des ridicules là où il y a tant de charmes et tant de grâces à admirer ; là où sont les plus agréables femmes de Paris ; mais j'ai parlé en général. Malheur à qui aurait cru voir de la morgue et de l'insolence dans les regards d'une

foule de jeunes femmes de la Chaussée-d'Antin, comme on dit : non, hâtons-nous de le dire hautement. Là, comme dans les salons de l'aristocratie, vous trouvez les meilleures manières, le goût le plus exquis, l'urbanité la plus parfaite. Là, vous trouvez la Parisienne dans tout son beau. Que puis-je dire de plus ? vous la voyez élégante, jeune, gracieuse, instruite, rieuse, et tant soit peu coquette ; qu'imaginez-vous de plus admirable, de plus séduisant ? Ah ! si vous avez un souhait à faire, un souhait de bonheur, de joie, désirez d'être aimé d'une de ces femmes ravissantes que vous ne pourrez vous empêcher d'aimer, vous ! Mais prenez garde à cet amour ! vous êtes sur un terrain glissant ! ne vous laissez pas trop aller : je ne vous parle que d'une liaison du monde, et non d'un amour qui ne sait dire que *pour la vie* ! La femme du monde à Paris aime avec tendresse ; son amour est plein de charmes, mais il est d'une étrange nature ; qui peut savoir s'il durera des jours, des mois ou des années ? Écoutez un mot d'une femme charmante, d'une Parisienne enfin (Parisienne, c'est-à-dire qui habite Paris).

Un jeune homme, qui entrait dans le monde, avait été mené chez madame D. par un de ses parents, homme âgé, qui par ses relations avec la famille de la jeune femme était près d'elle

dans une grande intimité. Notre jeune homme trouva madame D. très à son goût; il en parla à son parent avec enthousiasme. L'oncle était un bon vivant. Un jour qu'il était chez madame D., la conversation tomba sur le jeune homme. Parbleu, dit l'oncle en riant, mon neveu est enchanté de vous; vous devriez vous charger de son éducation, le mettre dans le monde, comme on dit. « Non, répondit-elle vivement, votre neveu est bien sans doute, mais j'ai remarqué qu'il avait une âme ardente, *il ne saurait pas se laisser quitter.* » Le mot est caractéristique.

Si l'aristocratie de l'argent a ses personnages ridicules et insupportables, il ne faut pas croire que celle de la noblesse en soit dépourvue. Non, heureusement pour Asmodée; il y a au faubourg Saint-Germain, voire même au faubourg Saint-Honoré, de quoi ne pas craindre de mourir faute de rire. C'est là qu'on trouve des femmes qui passent des heures entières à gémir sur 89, et à s'entretenir avec leurs directeurs du lieu où elles émigreront quand les jacobins (tout ce qui n'est pas légitimiste) renverseront les églises et mettront la France au pillage, si toutefois leurs petites conspirations ne réussissent pas; car à présent ces nobles dames conspirent pour le trône et l'autel. Ces femmes ne vous deman-

deront pas, comme la marquise des *Trois-Quartiers*, si un homme est né, mais elles ne vous répondront pas si vous leur parlez de l'empereur; ou bien elles vous diront: Ah! oui, Bonaparte. Ces femmes sont les pénitentes de l'abbé Ronsin, ou de quelque autre de même calibre.

Et c'est dommage; car elles aussi sont d'aimables Parisiennes, les jeunes femmes du noble faubourg! elles aussi, d'un regard, d'un sourire, embellissent ou brisent une existence d'homme, avec cette frivolité, cette insouciance qui est un charme de plus! Elles aussi ont de cet imprévu qui séduit et captive l'homme le plus en garde contre les séductions. Comme ces ravissantes créatures dont je viens de parler, elles sont Parisiennes dans toute la force du terme; et cependant on ne les prendra pas l'une pour l'autre. Si vous me demandez pourquoi, je vous dirai que je n'en sais trop rien. Toutes deux sont vives, élégantes, spirituelles; toutes deux coquettes, toutes deux riches; mais aux Bouffons, vous entendrez la duchesse de C..... parler haut, ou plutôt crier pendant que madame Malibran ou Rubini chantera; et cependant madame la duchesse de C..... aime la musique de passion. Vous la rencontrerez seule dans la rue, elle ou une autre femme de sa caste,

et vous direz : Voilà une femme du faubourg Saint-Germain.... Cependant elle n'a pas l'air plus fier ou plus insolent qu'une autre. — Au contraire, personne n'est plus causant, plus affable. — Que voulez-vous que je vous dise? Je ne sais même pas si cela est comme je vous le dis; mais je dis ce que j'ai cru voir, et c'est tout.

Oui, il y a quelque chose dans ce sang qui n'est pas dans d'autres veines. C'est un je ne sais quoi de hardi sans effronterie, qui ne peut manquer de plaire. Qui, par exemple, eût résisté à cette charmante espièglerie d'une des plus aimables jeunes femmes du faubourg Saint-Germain?

La duchesse de F., à la suite d'une fâcheuse histoire, avait été priée de s'absenter de la cour pendant quelque temps. Elle alla passer son exil à Saint-Germain, résidence de son père. Plusieurs mois s'écoulèrent assez gaiement; enfin l'hiver approcha, et la belle exilée sentit que Paris lui manquait autant qu'elle manquait à Paris. Que faire? reparaître eût été trop hardi; demander grâce lui répugnait; mais ce que femme veut, Dieu, et à plus forte raison roi, et roi dévot, le veut aussi. C'est ce que pensa la duchesse un beau jour qu'elle apprit que le roi chassait dans la forêt de Saint-Germain.

Le matin donc elle monte en voiture, se fait conduire à une lieue environ du rendez-vous de chasse; là, elle met pied à terre, congédie sa voiture et ses gens, et gagne le rendez-vous à pied. Il ne faut pas une bien longue course à une petite femme bien frêle, bien délicate, pour la fatiguer et la mettre sur les dents. Aussi, lorsque la duchesse arriva, elle avait pris de brillantes couleurs qui ne la rendaient pas plus laide, et elle paraissait harassée: c'était ce qu'elle voulait. Charles X était en train de discourir sur la chasse, lorsqu'il sent une petite main qui lui frappe sur l'épaule. Surpris de cette familiarité inusitée, il se retourne, et reste stupéfait en voyant la petite duchesse de F., qui, levant sur lui des yeux suppliants, lui dit: « Sire, c'est moi! Il y a si long-temps que je n'avais eu le bonheur de voir votre majesté, que je suis venue ici. Vous ne m'en voudrez pas, sire? » Et en disant cela, elle faisait une de ces petites mines qu'on lui connaît, montrant ses jolies mains; enfin, elle était ravissante.

« Ah! ma chère enfant, lui dit le roi, vous avez été bien inconséquente! »

— Sire, je vous assure qu'on m'a calomniée auprès de votre majesté. J'ai quelques torts....

— Mais, interrompit Charles X, comme vous voilà faite! » C'était vrai; ses cheveux étaient

tout défrisés, et son malin et gentil visage tout rouge de la chaleur que lui avait causée sa marche forcée. « Est-ce que vous êtes venue à pied ? »

—Oui, sire. Je me promenais dans la forêt, quand j'ai appris que votre majesté chassait, et je suis venue.... Votre majesté n'est pas fâchée, n'est-ce pas ? »

Et le moyen de l'être ? Aussi le roi qui, pour ces choses-là, n'était pas si entêté que pour les affaires de son royaume, fut désarmé sur-le-champ.

« Mais savez-vous qu'il y a fort loin d'ici à Saint-Germain. Allons, allons, je vois bien qu'il faut que je vous reconduise. »

Et en effet, deux heures après, la calèche du roi entra au grand galop dans la cour du château de Saint-Germain, au grand étonnement de ses habitants, qui ne comprenaient pas comment il se faisait que le roi ramenât dans sa voiture découverte une femme qu'il avait exilée de la cour.... Quelques jours après, il y avait un bal aux Tuileries; la charmante duchesse, dont l'histoire avait fait du bruit, y reparut triomphante; et l'on dit que la duchesse de G. fut, à la suite de ce bal, malade pendant plus de quinze jours.

Il me resterait à parler de la noblesse impé-

riale; qu'en dirai-je ? certes, je ne puis ni n'en veux dire de mal; si je n'en dis que du bien, qui voudra me croire ? je me bornerai donc à dire, et ce ne sera pas le portrait le moins exact, que de la Chaussée-d'Antin et du faubourg Saint-Germain réunis, on peut se faire une assez juste idée de la noblesse de l'empire.

J'avais envie de pousser mes observations plus haut encore; de parler de la cour. Mais avons-nous une cour ? si c'est un mal, si c'est un bien, c'est ce que, Dieu merci, je ne suis pas appelé à discuter ici. Mais enfin avons-nous une cour ? en avons-nous même une sous Charles X ? Peut-on appeler de ce nom ces bals que donnait une jeune princesse, et où l'étiquette restait à la porte ? Mais on s'y amusait; mais, si ce n'étaient pas des bals de cour, c'étaient du moins des bals parisiens, des bals où rien ne manquait, pas même la folie. Et je dis vrai ici, car on se souvient qu'un jour, la duchesse de Berri entendant quelqu'un dire qu'il allait se retirer, courut à la porte du dernier salon, la ferma à double tour, et revint triomphante mettre la clef sous une pendule, disant avec une joie d'enfant : « Sortez donc maintenant.... » Certes c'était bien là une folie parisienne.

Me voilà parvenu au plus haut degré de l'échelle sociale. Sans doute, quand je regarde

en arrière, je m'aperçois avec confusion que je suis monté trop vite, et que j'ai enjambé bien des échelons sans les toucher. Mais vraiment je n'ai pas le courage de redescendre pour recommencer ma tâche, et je dois dire aussi qu'il en était quelques-uns de si peu engageants que je les'ai passés tout exprès. Ai-je mal fait en cela ? s'il en est ainsi, qu'on me le pardonne; mais je puis protester que j'ai voulu bien faire.

NAPOLÉON D'ABRANTÈS.



PARIS A CHERBOURG.



Je voulais le voir à Cherbourg, au milieu d'un grand port et d'un vaste arsenal naissants, ce Paris qu'en 1830 j'avais rencontré dans un autre port, dans un autre arsenal, à Toulon, au moment de l'expédition d'Alger;

Ce Paris gentleman, riche, fashionable, curieux, désœuvré, qui a besoin d'activité, d'émotions, de spectacles;

Ce Paris qui a le sentiment assez artiste pour échanger, quand il peut, sa vie de château, douce et molle, contre la vie errante des voyages, les